

Occupation du sol et organisation du monde chez les Small Nambas du Sud Malakula (Vanuatu)

JEAN-MICHEL CHARPENTIER

TOUS LES FAITS ET LES OBSERVATIONS présentés dans l'article qui suit proviennent des enquêtes de terrain menées chaque année durant plusieurs mois entre 1970 et 1974. Au début des années soixante-dix, ceux que l'on appelait communément les « Small Nambas » du Sud-Malakula, par opposition aux « Big Nambas » qui habitaient le nord de l'île (le nambas étant l'étui pénien), représentaient les derniers habitants des montagnes du centre de l'île. Réduits à moins d'une centaine d'individus à la suite des effets conjugués de la christianisation et de la colonisation, ils conservaient malgré tout le mode de vie ancestral et l'organisation sociale qui avaient prévalu avant l'arrivée des Blancs. Malgré leur petit nombre, ils se répartissaient en deux groupes distincts et alliés : les Mbotkote et les Nabwol.

L'hostilité supposée des groupes environnants et l'élevage du cochon en semi-liberté imposaient des distanciations tant avec l'extérieur qu'au sein même du groupe.

Les aires culturelles découlant de la topographie

Comme dans toute la Mélanésie, une première division opposait à Malakula les côtiers aux montagnards (les man-solwata aux man-bus).

L'intérieur de cette île à l'origine volcanique, relativement récente, est couvert par la forêt tropicale, et le relief particulièrement tourmenté rend toute circulation difficile. Les plus hauts sommets ne culminent qu'à 800 mètres mais on a plutôt affaire à des montagnes aux pentes abruptes, difficiles à franchir, qu'à des collines accueillantes comme l'altitude pourrait le laisser supposer. Dans le quart sud-ouest de l'île, les principales rivières s'écoulent du nord au sud, parallèlement à la côte, dans des vallées encaissées de plusieurs centaines de mètres de profondeur. Plus à l'est, les rivières qui prennent leur source dans une chaîne de montagnes parallèle à la côte sud s'écoulent quant à elles vers le nord. Ces dispositions du relief vont conditionner l'implantation des communautés et dicter le type d'activités dominant selon les versants.

Tout le versant côtier occidental était le domaine des man-solwata, des gens du bord de mer ; ils cultivaient jusqu'à mi-pente du massif, chassaient jusqu'au sommet et en partie

sur le versant opposé, mais n'auraient jamais franchi le torrent sans en avoir prévenu les man-bus, les populations de l'intérieur. De même, les montagnards évitaient d'utiliser de façon continue la zone qui s'étendait jusqu'à la rivière et ne chassaient que jusqu'à mi-pente; en période de conflit c'étaient parfois les deux flancs d'une même vallée, voire une colline entière qui étaient ainsi neutralisés. Au sud, des villages-tampons, neutres, permettaient aux groupes en état d'hostilité potentielle de se rencontrer et de régler leurs problèmes. C'est ainsi qu'une couronne plus ou moins large d'espace séparait traditionnellement les populations côtières des montagnards; ces derniers disposaient néanmoins d'un domaine très vaste, environ 450 kilomètres carrés qu'ils revendiquent aujourd'hui en vertu de leurs droits coutumiers.

En dépit du peuplement clairsemé, toute la zone était « occupée » selon la « kostom » (coutume locale).

Les hiérarchies claniques et leur traduction spatiale

Chaque clan important s'identifiait à un *nakamal*, terme désignant la grande case réservée aux hommes initiés; en fait, ce terme générique, couramment utilisé en bichelamar, langue véhiculaire locale, recouvrait au Sud-Malakula des réalités bien différentes.

Un *nakamal* pouvait être individuel ou collectif. Seul l'interdit que ce nom même impliquait à l'égard des femmes, des enfants et de tout non-initié, le différenciait bien souvent d'une case ordinaire.

Chaque vieillard de haut rang pouvait appeler *nakamal* sa demeure personnelle et en interdire ainsi l'accès à toute personne qui n'était pas son équivalent coutumier. Par extension, la case que le mari se construisait un peu à l'écart de sa demeure principale, elle-même distante de quelques mètres de celle(s) de son

(ou de ses) épouse(s), était appelée par ces dernières *kamal* si l'époux leur en avait interdit l'accès. Relevant du domaine privé, ces *nakamal* individuels étaient sans rapport avec la vie spirituelle du groupe.

Par essence, les *nakamal* étaient plutôt collectifs. Ils remplissaient un rôle social important; véritables clubs des hommes, ils servaient de résidence aux veufs et aux célibataires et les hommes mariés pouvaient venir y discuter voire y passer la nuit. Ces grandes cases communautaires étaient généralement construites en un lieu équidistant de plusieurs résidences de cellules familiales, ce qui permettait aux hommes d'y venir le soir à leur gré: aussi ces *nakamal* appartenaient-ils davantage à la vie domestique qu'au domaine du rituel.

Deux autres types de *nakamal*, étroitement associés à la vie spirituelle des Small Nambas, avaient droit à des appellations spécifiques et, en fonction des rituels qui y étaient traditionnellement pratiqués, une hiérarchie de fait permettait de les différencier.

Dans les années soixante-dix, trois *nakamal* seulement, parmi la quinzaine existant, avaient droit à l'appellation de *kamal lembe* (« grand *nakamal* »). Cette marque de prestige semblait associée au fait que l'initiation des garçons (incision pénienne) ne pouvait être pratiquée que dans ces trois *nakamal*. Cependant, seuls ceux de Letemboï et de Iapketas étaient placés sur un plan d'égalité et, que l'on fût initié dans l'un ou dans l'autre, on avait librement accès aux deux. Il n'en allait pas de même des hommes qui avaient été initiés dans le *kamal lembe* de Kamanliver et qui se voyaient interdire, au même titre que les convertis ou les non-initiés, l'accès aux deux précédents *nakamal*. Certes, Letemboï et Iapketas appartenaient aux clans Mbotkote et Kamanliver aux clans Nabwol, mais l'osmose entre les groupes était telle que l'existence même de cet interdit ne pouvait manquer de surprendre: les formes d'entraide étaient multiples, la participation

et l'échange de rituels très fréquents, l'acquisition réciproque d'épouses généralisée, et rien ne semblait justifier cet interdit imposé de façon absolue et, de ce fait, strictement respecté. Tous les Mbotkote que l'on pouvait interroger avançaient comme raison à cette différence entre les *nakamal* une guerre fort ancienne, à la suite de laquelle les ancêtres des Nabwol vaincus auraient tous été placés en situation d'infériorité. Néanmoins cette explication paraît peu convaincante puisque les conflits ne concernaient que quelques individus, au pire deux lignages, et que la paix était recherchée dès que le sang de quelques individus avait coulé et qu'il fallait le payer par une amende en cochons.

Cette vague référence à un conflit ancien, toujours évoquée par des Mbotkote, permettait en fait à ces derniers de cacher l'existence d'un autre type de *nakamal* : *kamal ta'ambu*. Il s'agissait là du plus haut lieu de la vie tant terrestre que spirituelle des Mbotkote ; parmi ces derniers, seuls quelques initiés ayant payé en cochons à dents recourbées le montant important des droits pour appartenir à la société secrète du *natamas stamb* (« esprit pour toujours ») pouvaient entrer dans ce *nakamal*. Là étaient conservés les crânes des ancêtres et les *rambaramb* (statues mortuaires surmontées du crâne du défunt).

En dehors des Mbotkote, personne ne devait entendre parler de la société secrète et encore moins apercevoir l'entrée du *kamal ta'ambu* situé juste derrière le *kamal lembe* ; l'entrée de ce dernier était interdite à tout individu initié ailleurs qu'à Iapketas et à Letemboï, ce qui permettait d'éviter toute transgression, qui, sans délai, aurait entraîné la mise à mort du coupable.

Les rappels symboliques de la hiérarchie clanique et interclanique : tambours et noms individuels

La société *small nambas* présente la forme d'une structure pyramidale dont seuls ceux qui sont situés au sommet ont la possibilité de connaître l'ensemble. Afin qu'ils puissent se situer, sans commettre d'impairs, dans cette organisation fort complexe, les individus, quelle que soit leur origine, disposaient de repères symboliques précis.

À chaque *kamal lembe* était associée une place de danse *na-mben sara* (« le-corps-resser »), au milieu de laquelle étaient dressés des tambours de différentes tailles. Chacun de ces tambours, creusé dans un tronc d'arbre à pain à l'aide de pierres rougies au feu, était orné d'une tête sculptée et son « corps » présentait extérieurement une longue fente. Très souvent, l'un de ces tambours, beaucoup plus gros et plus haut que les autres, était la figure emblématique du *kamal lembe* du lieu, à peine distant de quelques mètres. De par son aspect anthropomorphique et sa grande taille, il symbolisait l'ensemble des vivants et des morts qui avaient été initiés dans ce *nakamal* ; il en était la voix, la fente même des tambours étant appelée « la bouche ». Les autres tambours, de taille variable et plus modeste, correspondaient aux différents *nakamal*, à caractère domestique ou privé, construits à des kilomètres de distance par des Mbotkote autrefois initiés dans ce *kamal lembe* dont ils dépendaient à jamais. Sur la place de danse, l'ensemble des tambours, plus ou moins grands et aux voix plus ou moins graves, rappelait l'éclatement géographique de la communauté tout en soulignant son unité, symbolisée par la réunion des emblèmes de chaque communauté et de leurs voix.

Lorsqu'un Mbotkote arrivait sur la place de danse de Letemboï ou de Iapketas, selon le *nakamal* domestique où il vivait, il frappait sur

Les activités domestiques et l'organisation de l'espace

Par activités domestiques, il faut entendre tous les travaux faits par les hommes et par les femmes dans le contexte de la famille restreinte, qui comprend le mari, son épouse et parfois ses deux épouses et les enfants. Comme on l'a vu, le mari était membre d'un *nakamal* domestique éloigné de quelques heures de marche du *nakamal lembe* dont il dépendait, et des *nakamal* éloignés étaient ainsi mis en relation dans cette organisation pyramidale ; par ailleurs, ces *nakamal* domestiques étaient à l'origine d'une occupation rayonnante du sol.

L'une des caractéristiques de la population small nambas et certainement de la plupart des populations du sud de l'île avant la colonisation était l'absence de toute concentration de population ; chaque famille choisissait de vivre en autarcie et de façon aussi isolée que possible. À flanc de montagne, sur un promontoire plat, non loin d'une source, le ménage avait défriché ses terres, et des proches étaient venus aider à la construction de la case de chacun des époux. La famille la plus proche pouvait se situer à plusieurs heures de marche et chaque groupe de résidence disposait donc d'un vaste domaine sur lequel les jardins pouvaient être déplacés après chaque récolte, et où il était possible de pêcher dans les rivières et de chasser les cochons sauvages sans risquer un conflit avec les voisins. La finalité de cette organisation semblait être d'éviter les contacts autres que rituels entre les familles, et cette atomisation volontaire de la vie sociale était probablement liée à l'élevage du cochon en semi-liberté.

Chaque famille possédait un certain nombre de cochons. Les incisives supérieures des très jeunes verrats étaient arrachées afin de permettre aux défenses de la mâchoire inférieure de pousser librement et ce, jusqu'à faire une boucle complète, voire deux. Plus les dents

du cochon étaient développées, plus celui-ci avait de la valeur. Ces animaux étaient aussi indispensables que l'argent dans les sociétés occidentales et tout Small Nambas se devait d'être à la fois éleveur et habile négociant, qualités conditionnant son rang dans la société et son salut éternel. Ainsi, tout homme était-il aidé par les membres de son clan qui fournissaient les cochons destinés à payer le prix de son épouse et il ne pouvait s'élever dans la hiérarchie du *namanggi* qu'en offrant et sacrifiant des cochons ; ce n'est encore que grâce à cette richesse qu'il pouvait satisfaire à l'éducation de ses neveux utérins et assurer leur initiation. Ce sont les cochons encore qui permettaient à l'individu d'accéder à la société du *natamas stamb*, qui allait faire de lui un ancêtre vivant, puis un *rambaramb*, et enfin un *natamas*, un esprit réincarné. Toute la vie en société dépendait donc de la possession d'un capital coutumier constitué de cochons et chaque famille partageait la portion du domaine clanique dont elle avait l'usufruit avec ses bêtes, laissant la part belle à ces dernières.

Autant l'on semblait vouloir éviter tout contact avec les voisins, autant la tranquillité des cochons semblait privilégiée, d'abord pour des raisons tenant aux facilités de surveillance, ensuite afin de les nourrir sans trop se déplacer.

Alors que, parmi les dix-neuf parlers encore en usage au sud de l'île, des termes complètement différents servaient à distinguer les cochons sauvages des cochons domestiques, qui étaient croisés avec des races importées par les Européens, chez les Small Nambas l'appel au déterminant *metak* (« sauvage ») indiquait que seul l'état dans lequel ils étaient nés permettait de départager des animaux qui, dans la montagne, étaient en tous points semblables. Les *na-mbuas metak*, cochons sauvages, vivaient dans les zones situées entre les *nakamal* et étaient les vrais maîtres des lieux, se nourrissant de tubercules et de racines. Les

rituels féminins, les hommes des crotons aux feuilles vertes et rouges mêlés à des cordylines, pour indiquer au passant qu'un rituel masculin ou féminin, qu'un événement remarquable firent de cet endroit un lieu à éviter si l'on ne voulait pas encourir le courroux des ancêtres.

Tout l'espace était ainsi marqué et l'ensemble des rituels enracinés dans le sol ancestral. La connaissance intime de l'espace, vecteur de toute l'organisation sociale et spirituelle, s'avérait de la sorte indispensable à chacun des membres de la communauté.

L'univers des Small Nambas était si complexe, et les symboles matériels révélateurs de l'organisation sociale et spirituelle si nombreux sur le terrain, que pas moins d'un an de réclusion complète et d'apprentissage quotidien étaient nécessaires à tout jeune initié afin qu'il apprît à connaître, au milieu des innombrables interdits d'origine sociale ou spirituelle, les quelques espaces de liberté laissés aux individus de rang modeste.

